

LA SIXIÈME BIENNALE DE PARIS

Au cœur d'un des plus beaux automnes que Paris ait connus, dans la lumière bleue et blonde et dans les éclats de soleil reflétés sur la Seine toute proche s'est ouverte la Sixième Biennale Internationale des Jeunes Artistes (1).

La sixième déjà, et c'est pourtant la première fois semble-t-il que l'on a l'impression d'assister à une manifestation de jeunes. Est-ce le soleil qui est de la partie, est-ce le public qui a changé ? Le jour du vernissage, il y a un millier de personnes, sur l'esplanade qui sépare (et rejoint...) les deux Musées, le Municipal et le National, à écouter, regarder et subir le *Nihilist Spasm Band*, un orchestre canadien venu de London, petite ville d'Ontario proche de Toronto, qui s'est installé au milieu du bassin. Un bassin qui, ruiné avant même d'avoir été mis en eau, n'a jamais servi et qui se trouve ainsi soudain transformé en fosse d'orchestre. Six musiciens qui sont en réalité six peintres et sculpteurs qui, pour échapper à la solitude et à l'ennui des longues soirées d'hiver canadiennes, ont pris l'habitude de se réunir et d'improviser, sur des instruments qu'ils

ont bricolés eux-mêmes à partir des matériaux les plus divers, la plus assourdissante et la plus superbe des cacophonies. Nous sommes dans la pure tradition Dada. Nous sommes aussi dans la fête et dans le jeu. Et rien n'était plus significatif du climat général de cette Sixième Biennale que cette « entrée de jeu » tonitruante et bon enfant.

Car il s'agissait bien, une fois de plus, de montrer qu'en matière d'art, la seule attitude permise aujourd'hui à l'artiste, c'est de nier l'Art, c'est de refuser dans l'œuvre tout ce qui pourrait encore rappeler que l'Art est une chose qui existe, de façon à rejoindre, dans une vacuité absolue, une sorte de pureté native, d'innocence originelle à partir desquelles tout serait à nouveau possible, comme le premier tracé sur la paroi d'une caverne de notre ancêtre préhistorique...

Anti-Art et Non-Art restent ainsi les manifestations les plus spectaculaires, entremêlant la dérision absolue et la dénégation ludique, qui semblent engager l'acte artistique dans un chemin de régression, d'involution, qui irait de l'œuvre élaborée à l'œuvre en gestation, et de la gestation au geste le plus nu et le plus « non-signi-

fiant » jusqu'à un point de non-retour. En témoignent, au hasard, *Le Combat*, de Sibaja, Delebart et Nidzgorski, ring de boxe grandeur nature, d'où s'échappent les bruits d'un combat de boxe réel et sur lequel une chaise rouge sang, en glace, fend lentement... (on l'a, depuis, remplacée par une chaise réelle). Ou encore cet artiste dont j'ai (préférè) oublier le nom et dont la seule activité consiste à remplir et vider alternativement une poubelle.

Mais, par-delà ces amusements, vite lassants, quelques constantes et quelques centres d'intérêt réels. A l'inverse d'abord de la plupart de mes confrères, j'ai l'impression que la peinture, la pauvre, la vieille, l'oubliée, ne se porte pas si mal que ça et que la couleur étalée sur une toile tendue sur un châssis semble retrouver vigueur et prestiges. Ainsi en Autriche, un jeune peintre de 29 ans, Peter Pongratz, réalise-t-il des œuvres inspirées par les créations des schizophrènes, puissantes, troublantes, qui devraient intéresser les Professeurs Volmat, Ferdière, Plokker et autres, autant que Dubuffet soi-même. Ainsi, au Danemark, un peintre de 28 ans, Christian Rylander, aux peintures d'un expressionnisme délirant, aux couleurs somptueuses, au climat d'une violence insoutenable. Ainsi, à l'opposé, en Allemagne, une jeune femme de 29 ans, Lambert-Maria Wintersberger, pratiquant un art « cool », manifestement inspiré de son compatriote Konrad Klapheck,

(1) Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Avenue du Président Wilson,